

## LES NÉGRIERS A LOUALA

Depuis huit jours Paul et ses compagnons attendaient Calao. La vie qu'ils menaient était des plus misérables. Continuellement sur le qui-vive, inquiétés par le moindre bruit, craignant la moindre négli-



TIENS, S'ÉCRIA CRIQUET, ILS FONT FANTASIA, C'EST DRÔLE ! (P. 336.)

gence, ils ne sortaient que la nuit, se nourrissaient de racines, de fruits sauvages et de viande crue, de quelques petits animaux pris au lacet.

A chaque heure de leur triste internement, il était émis un nouveau projet, une nouvelle proposition pour la délivrance de Catherine.

Criquet ne prenait plus part à la discussion de ces projets.

— Avec tous nos si, avait-il dit, nous ne faisons rien qui vaille. Quand nous aurons tout prévu, tout apprêté, tout calculé, nous aurons oublié le seul point essentiel. Attendons et voyons. Ce qui

m'étonne, c'est de ne plus voir de signal. Je réponds de mes sorciers, que se passe-t-il donc ? Je ne suis pas éloigné de croire que le Boukra a pris un autre chemin que le nôtre.

— Je partage l'opinion émise par notre ami sir Albéric, dit von Ruff ; sa supposition me paraît fondée ; j'approuve à l'avance ce qu'il proposera.

— Je vous déclare formellement, répliqua Henri, que je me ferai hacher menu ici, plutôt que d'abandonner celle que je me crois en droit d'appeler ma fiancée.

— Vous avez ce droit, Henri, ma sœur vous aime, je vous l'ai dit et le répète devant tous. Je suis heureux au delà de toute expression de l'amitié que j'ai rencontrée en vous. Je vous considère comme un frère bien-aimé. Je cherche un nom à donner à mes amis Criquet et von Ruff. Je ne puis le trouver ; comment définir les sentiments qui les font agir ? C'est plus que de l'amitié, plus que de l'abnégation.

— C'est par blague, avait interrompu Criquet en faisant semblant de s'éloigner.

Le savant avait continué en disant :

— Mon cher Tcherkoff, veuillez permettre que je vous fasse observer l'erreur dans laquelle votre cœur fait tomber votre esprit. Je vous dois, une infinité de connaissances qui, je l'avoue, me seraient demeurées étrangères sans votre providentielle rencontre. Je ne serais jamais sorti de la route ou, pour dire plus juste, de l'ornière dans laquelle je m'étais primitivement fourvoyé. Je serais encore, selon votre heureuse expression, un voyageur en chambre. Maintenant, je défie la critique, j'ai vu, je sais ! Que peuvent les sophismes contre ces mots : j'ai vu, cela est. Je vous suis infiniment reconnaissant.

— De sorte, conclut Paul, qu'à la fin du compte ce ne sera pas moi l'obligé ?

— Vous ? fit Criquet. Admettons que mon..., non pas monsieur, que, allons, voyons, disons le nom tout court, qu'Henri n'ait pas rencontré mademoiselle Catherine, il aurait continué à se noircir l'âme et le cœur jusqu'à n'y plus voir goutte ; arrivé à ce point, il n'aurait pas manqué de s'éclairer le cerveau d'un coup de pistolet. Donc puisque c'est vous la cause première de la rencontre des deux amoureux, l'un d'eux vous doit la vie, et d'un. Si Henri n'avait pas aimé Catherine, il ne serait pas venu ici, il n'aurait pas connu Herboricus von Ruffus, qui ne lui aurait pas démontré que son père

était précisément le contraire de ce qu'il s'était imaginé, et de deux. Notre savant voyageur serait encore à la merci de quelques plumitifs de salons et de voyageurs par ouï-dire, tandis que maintenant c'est une autorité scientifique, ce qui pour lui, vaut plus que la vie, et de trois. Si rien de tout ce qui précède n'était arrivé, je ne serais pas en route pour mon empire, et de quatre. Vous avez donc, rien que par votre apparition, sauvé une vie et un honneur, contribué à une gloire, à une réputation, amené un mariage heureux et créé un empereur nègre. Pour récompenser tant de grandes choses, je vous nomme mon premier ministre.

Paul ne répondit rien. Il n'aurait su le faire. Il sentait les larmes sous ses paupières.

Henri avait pris les mains de Criquet et lui avait dit, mon frère.

Von Ruff avait fait de même en s'écriant avec admiration :

— Génie ! héros !

Criquet s'était enfui, il craignait un attendrissement.

A peine était-il sorti qu'il rentrait précipitamment en disant :

— En place, quadrille ! la danse va commencer. Les négriers sont là.

— Où ? demanda Paul en saisissant ses armes.

— Soyez maître de vous, dit Henri en le fixant. Où sont-ils ces bandits ?

— Êtes-vous certain d'avoir bien vu, Criquet ?

— Suivez-moi sous la charmille, vous les verrez comme moi.

— Silence et calme, recommanda Henri du ton de l'officier de guerre en présence d'un danger.

Les défenseurs de Catherine ne tardèrent pas à constater que Criquet ne s'était pas trompé.

Les négriers débouchaient par un chemin exactement perpendiculaire à celui qu'avaient suivi Paul et ses compagnons. Un léger nuage de poussière, soulevé par les pieds des chameaux et des esclaves marquaient leur passage. La bande était à cinq ou six kilomètres du village de Louala.

Trente négriers montés sur des chameaux blancs formaient avant-garde. Ils portaient des costumes arabes. Ils étaient armés de longues lances et d'armes à feu. Derrière eux venaient les hommes chargés de surveiller les esclaves et qui rôdaient autour d'eux comme des chiens hargneux ; l'arrière-garde fermait la marche.

Couchés à plat ventre, les Européens cherchaient non à compter leurs ennemis, mais à distinguer Catherine.

— Six coups par six fusils font trente-six morts à la minute, murmura Criquet ; cinq minutes de charge font cent quatre-vingts morts parmi cette bande. Si il n'y avait que des négriers, ça ne serait pas long.

— Amis, dit à demi-voix Henri, la vie de Catherine et la nôtre dépendent de l'ensemble de notre attaque. J'assume la responsabilité du commandement, ayez confiance en moi.

— Nous obéirons, répondirent unanimement ses compagnons.

La horde de Boukra s'arrêta. L'arrière-garde se mêlait à la tête de la colonne. Un homme allait et venait, galopant parmi eux. On eût dit qu'il choisissait des chameliers, car ces derniers formaient successivement plusieurs lignes à quelques pas en avant. Là ils vérifiaient leurs sangles, leurs armés, rajustaient leurs selles, leurs manteaux, descendaient de leurs montures pour réparer un oubli, couraient vers les esclaves, faisaient sentir le mors ou le fouet à leurs bêtes, bref agissaient comme des cavaliers qui se préparent à un engagement.

— Ils vont charger, dit Henri ; ce sera probablement vers le village. Ils vont passer à notre portée : soyez prêts à tout commandement.

Pendant que nos amis se disposaient à suivre les ordres qu'ils recevraient d'Henri, Calao, ne se doutant pas qu'il était si près d'eux, abordait Catherine et lui disait :

— Ma chère amie, il faut vous faire belle sans tarder et remplacer votre robe par les somptueux vêtements que je vous apporte.

En parlant ainsi le négrier lui présentait un costume comme en portent les femmes de l'Orient.

Catherine répondit par un regard chargé de haine et de mépris.

— Vous m'avez compris, n'est-ce pas ? J'é vous accorde cinq minutes pour votre transformation. Si, les cinq minutes écoulées, vous n'êtes pas prête, je me ferai votre femme de chambre, et je ne mettrai pas grand'façon à remplir cet office, soyez-en bien convaincue.

« D'ailleurs vos amis ne sont probablement pas bien éloignés. Je ne sais où ils sont, et c'est cette incertitude qui me rend soupçonneux. Vous pouvez encore espérer, mais il vous faut obéir de gré ou de force. »

Catherine ne voulait mourir que lorsqu'il ne lui resterait plus d'espoir, et elle espérait encore. Elle sentait qu'elle touchait au terme de ses longues tortures. Elle était résignée. Elle obéit.

Boukra revint vers elle et ajouta :

— Dans dix minutes, vous serez devant Louma.

Catherine avait baissé la tête sans prononcer une parole. Elle priait mentalement.

— Je sais, continua le féroce négrier, que l'honneur vous est plus cher que la vie. J'ai besoin de vous, voulez-vous faire un marché ? Répondez.

Catherine priait toujours.

— Vous n'êtes point une femme, vous n'aimez pas celui qui donne sa vie pour vous. Votre Henri ne méritait pas cette indifférence.

En entendant ce nom profané par des lèvres impures, Catherine tressaillit, mais c'était de colère.

— Si vous n'étiez pas une ingratitude, vous tenteriez quelque effort pour aller le remercier, lui, votre frère et ses compagnons, de tout ce qu'ils ont souffert pour vous.

— Cessez vos outrageants mensonges; vous tramez contre moi des desseins que j'ignore; mais ce que je sais trop bien, c'est que la pitié n'existe pas dans votre âme pétrie de fange.

— Vous parlez pour ne rien dire. Allons droit au but. J'ai besoin de vous, arrangez-vous pour en profiter. Voici ce que je propose : Louma est un affreux singe, gonflé de bêtise et de suffisance. Flattez-le, cajolez-le, gagnez une heure. Faites qu'il vous accepte à titre d'épouse et non d'esclave, je vous y aiderai de tout mon pouvoir. S'il vous accepte, comme je le désire, je le convaincrai que l'usage des grands sultans est de donner à leur fiancée un brillant cortège qui passe entre deux rangées de tonneaux où chacun puise à volonté. Pour abrégé, je vous dirai franchement que je veux enivrer toute la tribu et l'avoir à merci dans le temps le plus court possible.

— Ah ! vous craignez mes amis; vous tremblez, lâche !

— Je ne tremble pas; j'ai de la prudence et non de la frayeur. Toutes vos injures ne m'irriteront pas. Aidez-moi et je vous garantis que votre honneur sera sauf.

— Je commence à comprendre vos fins criminelles. Vous voulez faire de moi votre associée; vous voulez que je vous aide à abrutir une malheureuse et ignorante peuplade pour vous donner le loisir de la massacrer et de la réduire en esclavage ! Je refuse, même au prix de ma vie. Ma mort devancera le déshonneur.

— Tu persistes, eh bien ! si tu repousses mes offres, je te mettrai, en te livrant à Louma, dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. Décide, c'est mon dernier mot. Fais ce que je te demande,

profite du désarroi pour fuir, ou bien résigne-toi à subir ce qui est pour toi la torture avant la mort, car je n'oublierai pas, en détruisant ce village, que tu es restée sourde à mes offres généreuses.

Catherine se taisait. Elle ne voulait même plus penser.

Calao, s'imaginant qu'elle faiblissait, insista de plus belle.

— Toutes les boissons que je leur donnerai sont sophistiquées. Ils n'en auront pas bu deux verres qu'ils s'endormiront. Vous pourrez donc être libre d'ici à quelques minutes. Je me retire, réfléchissez. Vous avez dans vos mains votre liberté, votre salut, le salut de votre frère et de vos amis. Je vais donner mes ordres pour le départ.

Le négrier s'en alla en murmurant :

— Imbécile. Elle m'aidera ici et plus loin encore. Décidément j'ai bien fait de la laisser vivre et de ne pas faire tuer ses amis. Tant qu'elle aura espoir de les revoir, elle me sera plus utile que tous mes hommes. J'ai vraiment du bonheur, s'ils osaient attaquer franchement ma bande, il y aurait une débâcle au premier mort, c'est à qui d'entre eux sera le plus lâche. Mais où sont-ils, ces fameux blancs ? Peut-être sont-ils cachés dans les cases de Louma. Mes deux éclaireurs m'affirment le contraire, ce sont deux fins limiers, mais ici je ne me fie pas à leur adresse. En tout cas, la jeune fille sera mon rempart.

Calao, après ce monologue, s'arrêta devant un chameau qu'il inspecta attentivement et qu'il trouva à sa convenance. Il y fit placer sa victime. Dès qu'elle fut assise sur la selle, des liens furent passés autour de sa ceinture et de ses jambes.

Soixante-quinze négriers formaient un carré autour d'elle.

Calao tenait la bride de la monture.

— En avant, Saïrou ! commanda-t-il.

La horde s'ébranla lentement dans l'ordre le plus parfait.

Catherine se laissait transporter inerte. Elle si forte jusque-là se sentait faiblir.

Paul et Henri avait observé tout les mouvements des négriers. Ils avaient reconnu Catherine.

Henri était silencieux et blême.

Paul avait des mouvements de lion prêt à bondir.

Von Ruff, s'apprenait à viser et à charger son arme. Chacun de ses coups devait faire un mort.

Criquet, lui, cherchait à déchiffrer l'estampille du canon de sa carabine.

Les deux nègres, Susse et Laurent, étaient déterminés à se conduire en braves serviteurs de fétiches.

— Impossible de tirer sans s'exposer à la tuer, murmurait Henri dont la fièvre séchait les lèvres. Bondir sur eux, c'est aller nous jeter sur un mur de fer. Dans l'un et l'autre cas, c'est la mort pour elle et non la liberté. Et pourtant, nous vivants, elle ne sera pas à Louma.

« Nous n'avons qu'une seule chance de réussite s'ils passent près de nous ; nous nous élancerons sur eux à coups de couteau, nous sauterons sur leurs montures que nous pousserons vers leur captive. Il nous faut l'emporter vivante ou mourir avec elle. Nous sommes un contre douze, mais nous avons le courage du désespoir.

La bande venait de prendre le galop.

— Ne tirez pas, commanda Henri. Apprêtez vos couteaux. Nous chargerons à l'arme blanche dans quelques secondes.

La bande n'était plus qu'à cinq cents mètres. Elle avançait comme une trombe.

Nos amis étaient prêts.

— O le lâche ! rugit tout à coup Henri.

Il venait de voir le Calao rapprocher son chameau de celui de Catherine et armer un pistolet derrière les épaules de la malheureuse.

Paul mordait ses lèvres de rage. L'attente le rendait fou.

— Ne tirez pas ! au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, ne tirez pas ! s'écria Henri. Ne bougez pas, ni maintenant ni tout à l'heure, je vous en supplie, je vous l'ordonne !

La bande se rapprochait du refuge ; elle n'en était plus distante que de cent mètres. La voix de Calao dominait le tumulte.

— Une fois hors du bois, nous serons sans inquiétude, disait-il. Si les blancs ne sont pas ici, ils ne sont pas dans les environs.

Les premiers chameaux passaient comme le vent devant les premières ronces.

Henri avait saisi l'arme de Paul dont il masquait la bouche avec la main.

Les négriers passèrent. Henri lâcha son frère, il venait de sentir une douleur au sein gauche. Il lui semblait que son cœur se déchirait. Il s'affaissa au pied d'une touffe de ronces.

Paul le regarda d'un air de méprisante colère pendant un instant, puis il dit avec un accent déchirant :

— Pauvre Henri, tu souffres plus que moi encore, ma sœur ! ma bien-aimée sœur ! perdue !

— Non, pas encore, prononça durement le fiancé. Il me reste quelques minutes pour lui prouver que je l'aime.

— Henri, Criquet, von Ruff, mes frères ! adieu ! et il prit un élan désespéré.

Mais Paul, qui devinait son intention, lui barra le passage, noua ses bras autour du corps de son ami égaré et l'immobilisa par cette étreinte.

— Du calme, cher monsieur de Simo, notre situation l'exige.

— Tiens, s'écria Criquet, ils font fantasia, c'est drôle ! Eh bien ! puisqu'il faut mourir on mourra, mais au moins on rira.

— Oh ! dit tout à coup Henri, suivez-moi, tournons le village. Courons, courons !

## XXXXVII

### UNE FÊTE MONSTRUEUSE

« Il font fantasia, » avait dit Criquet, c'était vrai. Les bandits donnaient une fête équestre en l'honneur du roi qu'ils voulaient duper.

Le carré, qui, jusqu'à cent mètres au delà de la forêt, avait été régulier, se rompit, devint cercle, puis ligne de bataille. Chaque chamelier debout sur les étriers, le fusil en l'air, avait lancé sa monture en pleine charge, avait lâché un coup de fusil, s'était arrêté net, avait fait demi-tour sur place, avait pendu son fusil à l'arçon de la selle, avait saisi sa lance et revenait en plein galop reprendre son rang en poussant des cris sur tous les tons de la gamme hurlante.

Après cette première charge en ligne ou en masse, les négriers, revenus au premier point de départ, se lancèrent, les uns après les autres, en une spirale tourbillonnante autour du chef qui ne quittait pas sa victime des yeux. Lances, fusils, sabres, pistolets, étaient jetés en l'air, ressaisis au vol, pointés contre des ennemis imaginaires, déchargés entre les jambes des montures, moulinés dans de menaçants simulacres, pendant que les chameliers, debout sur leur selle, pendus par une jambe, couchés sur le dos, galopaient en hurlant. Le cercle se détendit ; chaque cavalier, après un long et capricieux circuit, venait reprendre son poste et reformer une double haie en avant et en arrière du chef.